Antonianum XCII (2017) 133-144

L'ELECTION EST-ELLE UN POINT DE RUPTURE DANS LE DIALOGUE JUDEO-CHRETIEN?

> *Si le Seigneur s'est attaché à vous et s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples, car vous êtes le moindre de tous les peuples. Mais si le Seigneur d'une main forte vous a libérés... c'est que le Seigneur vous aime et tient le serment qu'il a fait à vos pères.*
>
> Deutéronome, 7-8.

> *Ne vous avisez pas de dire en vous-mêmes que vous avez Abraham pour père, car je vous le dis, des pierres que voici Dieu peut susciter des enfants à Abraham; et déjà la hache est mise à la racine des arbres.*
>
> Matthieu 3, 9-10 (propos attribués à Jean, le Baptiste).

L'intelligence de l'élection

> *Pourquoi toi? Pourquoi toi? Pourquoi toi? [...] François répondit : [...] Dieu choisit les choses ignobles, méprisables et infirmes pour confondre les nobles, les puissants et les forts [...], afin qu'à Dieu seul soit l'honneur...*
>
> *Actus beati Francisci et sociorum eius* X, 2-9.

Si la terminologie de l'élection se décline surtout à partir de *bâhar*, ce n'est pas de manière exclusive, car la sélection s'opère aussi par la saisie (*âqah*, comme en Josué 24, 3), la connaissance (*yâda'*, comme dans Amos 3,12) et par l'amour (*'âhab*, comme dans Osée 11,1); ce qui est aussi une manière de contourner l'idéologie de l'élection comme assurance automatique de son bon droit et de son salut.

Et si cette déclinaison terminologique se découvre philologiquement assez tardive dans les Ecritures et particulièrement accentuée dans

le Deutéronome, son champ sémantique n'est pas éloigné du choix exercé quotidiennement par tout un chacun. Mais la nature du choix électif attribué à Dieu apparaît d'autant plus singulier car, à la différence du choix humain habituel, il n'est pas visiblement motivé ou expliqué étiologiquement.

Un tel choix n'est pas la manifestation d'une puissance *ordonnée* comme celle de Moïse qui fait *choisir* à Josué les hommes indispensables, mais insuffisants, pour s'affronter à l'adversaire, celui qui s'attaque aux plus faibles (cf. Exode 17,9). Puissance ordonnée encore que celle du jeune David qui, après s'être débarrassé de la lourde armure donnée par Saül, *choisit* les pierres bien lisses dans le torrent avant d'affronter Goliath. Ce qui fait consonner ici l'élection non pas avec l'arbitraire ou l'irrationnel, mais avec un savoir-faire, avec une forme de sagesse pratique, malgré ses limites (la *Main* de Dieu reste nécessaire pour la victoire).

L'élection divine, quant à elle, est présentée comme une manifestation de la puissance *absolue*. Le choix n'a pas d'autre cause ni finalité que l'acte même de l'élection et de ce qu'il excite : provoquer l'émerveillement, manifester qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Seigneur (Deutéronome 4, 35), et susciter en retour une réponse pratique et fidèle à cette manifestation (Dt 14). L'émerveillement est à la racine de la «théologie pratique» autant que de la philosophie d'Aristote.

Ce qui ne conduit donc pas nécessairement à considérer l'élection sous le seul aspect d'un acte exceptionnel ou arbitraire, voire irrationnel. La racine indo-européenne (*leg*) et latine de l'élection (*exlegere*), désignant un choix, un rassemblement ou un recueillement (comme dans l'action de *lire* ou d'*intel-liger*, et négativement de *nég-liger*), nous rapproche d'ailleurs du terme grec *logos*; ce qui connote un élément inséparablement rationnel et *relationnel*, suivant le champ sémantique grec, à la différence de la *ratio* latine où l'altérité n'intervient pas directement.

En outre, au plan scripturaire, l'événement du choix de Dieu se manifeste dans l'histoire de l'humanité depuis ses origines, même si le mode narratif demeure inévitablement d'ordre mythique; les figures d'Abel, cette buée, ce *rien* face à ce qui est, et de Noé, seul contre tous, sont, de ce point de vue, particulièrement évocatrices. Mais cela concerne aussi, bien entendu, l'événement de l'Exode comme événement libérateur où Dieu se fait connaître au jour le jour à la maison de Jacob comme jour de son choix et « votre Dieu » (Ezéchiel 20, 25 s.).

L'expérience de la liberté de Dieu et de la libération de ceux qui sont choisis par elle, est d'ailleurs la racine majeure d'une conception nouvelle de la création entière. Non pas d'abord comme monde *ex nihilo* — conception plus tardive — mais comme ce qui, dans son être en tant qu'être, apparaît tel ce qui écoute la parole électrice, obéit à son élection : *fiat lux*! En ce sens, la lumière qui apparaît (dont le jaillissement même murmure *me voici*!) manifeste une certaine dignité filiale. Car être fils et fille de Dieu c'est, avant tout, faire sa volonté électrice; ce n'est pas simplement être nourri par elle ou la nature, mais c'est écouter sa parole silencieuse, son fin silence (*the sound of silence*).

De surcroît et dans cette logique, le choix des lieux se montre, lui aussi, particulièrement révélateur. La jalousie divine, à la différence des génies du lieu et des divinités de la fécondité ou des forces locales, fait élection de la *terre* et, en celle-ci, de lieux où elle décide de se manifester personnellement (sans égard particuliers pour les sources, les bois, les hauts lieux sacralisés, voire les lieux de culte orthodoxe devenus obsolètes), notamment dans le Temple de Jérusalem ou bien, une fois celui-ci détruit, dans le Temple voyageur, celui qui prend librement l'air, et s'envole rapidement jusque dans les villes étrangères; cette jalousie ayant fait élection de la Ville supérieure, elle vient finalement surprendre la géographie autant que l'histoire, ébranle toutes les terres dites saintes par usurpation de l'unique Saint.

Enfin, il faut bien se rendre compte que si ce jour imprévisible advient, celui où la préférence divine se porte sur Abraham, c'est pour bénir en sa personne « toutes les nations de la terre » (Genèse 12, 3).

Crise de la succession «naturelle»

Précisons encore que, dans les Ecritures, c'est toujours Dieu qui préfère; ce n'est jamais la succession naturelle — matrilinéaire ou non — ou le droit d'aînesse (la «théologie» du *cadet* qui s'exprime dans la figure d'Abel, de Jacob ou de David, se porte là-contre), ni le mérite d'un peuple ou la force d'une personne qui opèrent l'élection. C'est l'amour jaloux qui révoque toutes les filiations idolâtres et crée seul et à chaque fois une relation intime, proprement filiale, entre lui et son élu! D'où ce verset radical du *Deutéronome* 14, 1 : « vous êtes des fils ». Tout en rappelant ici l'avertissement prophétique : d'une pierre (*'eben*) Dieu

peut susciter un fils (*ben*) à Abraham, pour le dire comme le prophète Jean, en Matthieu 3, 9.

C'est une constante de la littérature prophétique. Les prophètes se méfient de la catégorie de l'élection *stricto sensu*, car elle relève d'une « théologie » de la *promesse* plus que d'une « théologie » de l'*alliance*. Or la théologie de la *promesse* semble envisager un accomplissement quasi ontologique du salut. On dirait aujourd'hui qu'elle relève de la théologie politique et même d'une politique royaliste et droitière confiante dans l'ordre «naturel» des choses ou dans le Destin.

Par contre, la théologie de l'alliance, plus gauchère et républicaine, si j'ose dire, ne suppose pas l'accomplissement inéluctable du salut : point de salut en dehors de l'alliance et de l'action, des engagements que cette alliance implique maintenant et dans le futur. Certes, il y aura historiquement un dédoublement dans la perception de l'alliance, soit comme alliance inconditionnelle (la promesse réaffirmée en temps de malheur; Zacharie 1, 17; Ezéchiel 20, 32; 43, 10), et une alliance conditionnelle, liée à la qualité de la réponse (oracles d'avertissement en temps d'heureuse libération) : « *si* vous entendez ma voix et gardez mon alliance, vous serez ma part personnelle... » (Exode 19, 5).

La critique prophétique tend tout à la fois à relativiser l'élection et à bien accentuer l'exigence réclamée de l'élu, sa responsabilité personnelle: « vous seuls je vous ai connus entre toutes les familles de la terre, c'est pourquoi je vous ferai rendre compte de vos iniquités » (Amos 3,2).

Toujours est-il que l'élection ne peut donc devenir un motif d'arrogance face aux autres peuples : « Pour moi, n'êtes-vous pas comme des fils de Nubiens, fils d'Israël? Oracle du Seigneur » (Amos 9, 7). En dehors de l'élection jalouse, rien ne différencie les fils d'Israël d'une bande de Béotiens ou de gens issus des confins du monde civilisé, en marge de la grande civilisation égyptienne.

Mais l'élection radicalement libre, celle qui dirige aussi les autres peuples comme les Philistins et les Araméens (toujours suivant Amos), provoque à l'émerveillement et aux actes de reconnaissance : être élu, c'est ce qui donne la force de résister à la fascination angoissée par la mort, cette angoisse qui rend l'homme tellement esclave des pulsions anonymes, croyant par-là échapper à la tyrannie de la mort. Etre fils implique notamment de ne pas se taillader le corps en signe de deuil, ni de diviniser les morts (Deutéronome 14, 1) ou de consulter les nécro-

manciennes, comme Saül pour guérir son angoisse; la seule évocation de Samuel lui-même, dans ce contexte, trahit que sa mémoire est bien entachée[1].

Les actes de reconnaissance de l'élection sont ceux où l'amour exclusif manifeste sa présence vraiment spirituelle parmi nous et en chacun (1 Jean 4, 10-12) : « voici ce qu'est l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu. C'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils... Si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons nous aussi nous aimer les uns les autres. Dieu, nul ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous ».

Ceci étant reconnu, il faut encore relever le choix pratiqué librement dans le choix lui-même : je songe ici à « Moïse, son élu se tenant sur la brèche devant Lui » (Psaume 106, 23), mais encore aux prophètes, aux rois et aux prêtres (et lévites). Ce qui n'empêche pas le Dieu des Ecritures de rejeter son messie élu, son désiré ou, plus exactement, son demandé (Saül; 1 Samuel 16, 1) — le peuple réclamant plus d'autonomie du politique et plus d'efficacité protectrice dans les relations extérieures que l'ancien régime sacerdotal corrompu —, au profit d'un autre (David, la dynastie davidique, 2 Samuel 7, 14 ss.), sans qu'aucune justification naturelle ou rationnelle (psychique, rituelle, morale, sociale, guerrière ou « politique ») ne suffise à éclairer ce choix.

La question du rejet enrôlé par l'élection

En vérité, il apparaît que la catégorie de l'élection (*bâhar*) ne peut se penser sans celle du *rejet* (*mâ'as*). Ce qui touche non seulement les personnes (ainsi les frères de David, 1 Samuel 16, 6-10, ou Judas, l'apôtre pourtant choisi personnellement par Jésus), mais encore les anciens lieux de culte (Psaume 78, 67), et finalement les deux royaumes, celui du Nord paganisé et celui du Sud, la Judée qui réécrit l'histoire dans son optique (cf. 2 Rois 17, 20). Il semble alors que l'élection se transforme : l'élu prend la figure énigmatique du Serviteur souffrant (Isaïe 42, 1) — qui n'est plus simplement identifiable à l'Israël *contingent* — ou la figure eschatologique des justes et celle des humbles qui s'opposent aux impies,

[1] Voir notre ouvrage consacré à *La folie du Roi Saül*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond-Le Seuil, 2002.

et qui ne sont plus identifiables à un Israël *empirique* (cf. Isaïe 65, 9 ; Sagesse 3, 9).

Ce qui ne signifie pas, une nouvelle fois, que l'élection soit un acte arbitraire qui rende esclaves ceux qui sont élus (coincés par le doigt de Dieu contre un mur, suivant Sartre), car elle implique précisément une proximité filiale de l'électeur, et donc une liberté filiale dans la maison du Père. L'élection éveille une réponse urgente, provoque une liberté. Même si le nom du Dieu comme «Jaloux» s'efface, même si sa *jalousie* (*qin'ah*) disparaît littéralement des sédiments les plus tardifs des Ecritures — car le conflit initial avec l'idolâtrie s'est transformé —, c'est précisément pour laisser une place plus grande à l'importance de la parole orante, à la sagesse et aux lois; ce qui révèle à chacun que rien ne peut remplacer le Dieu vivant et vrai, lui qui exige la responsabilité inaliénable de chacun.

La sagesse elle-même finira par tendre à s'identifier aux lois, non sans le risque inhérent au légalisme et à l'assurance trompeuse que l'action morale est capable seule, en tant que telle, de mesurer le mythe, la logique et l'histoire, comme de produire le soin de l'autre et le salut effectif de chacun.

Les médiations immanentes semblent l'emporter sur la jalousie foudroyante, immédiate et percutante du Dieu incomparable aux idoles tétraplégiques. Par contre, si l'on s'arrête à la racine des lois, à leur esprit, une autre forme d'immédiateté, plus intérieure, est mise en œuvre! C'est une première personne qui choisit, c'est un libre choix qui doit y répondre ou, à tout le moins, une décision en faveur ou en défaveur. D'un côté on entend: « J'ai pris Abraham » (Josué 24,3); de l'autre, l'appel est clair: « choisissez qui vous servirez » (Josué 24, 15).

Un apologue raconte que Dieu aurait accepté que l'on serve un autre Dieu que lui, si et seulement si ceux qui le servent avaient trouvé un Dieu qui soit sinon plus favorable aux hommes, du moins supérieur à Lui (cf. Talmud Babli, '*Avoda Zara* 55 a, repris in *'Ein Yaakov*, Salonique, 1516). La jalousie de Dieu n'a donc jamais été un égocentrisme ou un sentiment de propriétaire, ni même un sentiment amoureux plus ou moins corrompu. La jalousie de Dieu est un zèle, une fervente intransigeance, mais salutaire pour l'homme et son environnement.

Toutefois, l'élection, comme on le voit déjà pour Saül et pour Judas Iscariote, n'exclut pas le *rejet* de l'élu, du moins sa possibilité, ni la ques-

tion radicale que pose l'éventualité d'un tel rejet, ainsi que Jérémie (14, 19) l'envisage explicitement: « as-tu donc rejeté Judas, es-tu dégoûté de Sion? ».

Si la réponse semble négative, c'est uniquement en considérant la complexité des événements contingents, et non comme assurance dogmatique ni en supposant une justification dans une vie éternelle, du moins pas avant la période alexandrine.

Ce qu'il faut bien comprendre ici, c'est que l'élection peut s'accomplir malgré tout, y compris en enrôlant le *rejet*. Celui de Saül, des frères de David ou des anciens lieux de culte, permet l'émergence de David à qui l'on attribue l'expression lyrique des psaumes, car il manifeste une intimité plus directe, plus autonome et plus forte avec son Dieu; il met fin à la transcendance noire du roi Saül en tant qu'elle n'est accessible qu'indirectement, par le truchement des intermédiaires cultuels comme Samuel. Cela permet aussi de deviner la secrète fécondité du Benjaminite révoqué, dans la figure bien ultérieure de Saül, le fabriquant de tentes, Paul de Tarse.

Le dépassement de la rupture

> *Pourquoi toi? Pourquoi toi? Pourquoi toi?...Tout le monde semble venir à ta suite et tous cherchent à te voir, t'entendre et t'obéir. Tu n'es pas bel homme, tu n'as pas une grande science ni une grande sagesse; tu n'es pas noble. Alors d'où te vient que le monde entier vient à ta suite? Entendant cela, le bienheureux François, tout égayé en esprit, le visage levé vers le ciel, demeura longtemps la pensée tournée vers Dieu. Revenant à lui [...], il se tourna vers frère Massée et dit: [...] Dieu choisit la folie du monde pour confondre les sages...*
>
> *Actus beati Francisci et sociorum eius* X, 3-8.

Le *rejet* ne peut se comprendre ici que dans le contexte de la préférence. Il permet de faire émerger d'autres figures filiales, comme celle du Fils. Suivant la lecture critique des quatre Evangiles canoniques (dont la pluralité des points de vue n'est pas outrepassable par une vision univoque de Jésus de Nazareth), Jésus se nomme lui-même seulement comme Fils (exprimant une intimité singulière avec la paternité

de Dieu) : évidemment ni Dieu, ni Fils de Dieu, ni prophète, ni messie, ni prêtre, ni serviteur souffrant, ni sage ou légiste, ni zélote, ni partisan d'Hérode « ce renard »!

L'usage même du terme « élu » est rare dans ces mêmes Evangiles, sauf précisément lors des moments cruciaux du baptême (où se manifeste symboliquement l'*aujourd'hui* de l'engendrement filial), du récit de la transfiguration (en présence prophétique de Moïse et d'Elie) et de la crucifixion de Jésus, seul parmi les truands, mais observé avec soin par les femmes, tenues provisoirement à distance par crainte légitime de la soldatesque.

Mais c'est Jésus lui-même qui, dès le début de sa vie publique fait élection de douze apôtres, de « ceux qu'il voulait » (Marc 3, 13) au nom du Père. En conséquence, les choix opérés à l'intérieur de la communauté duodénaire qui se constitue ainsi sont censés se faire en fonction de cette volonté filiale d'accomplir le projet de Dieu dans les Douze tribus d'Israël. *Là où s'excède précisément la rupture entre Juifs et Nations*!

Là où tout chrétien devient élu (Actes 15, 7), dans, par et en vue de l'Elu (Romains 8, 28 ss.), et à cause de la liberté absolue du choix de Dieu de choisir le fou pour confondre le sage, le faible pour confondre le fort, ce qui n'est rien pour subvertir ce qui est (1 Corinthiens 1, 26-30). L'élection du chrétien — malgré l'expérience de la primogéniture du Fils unique — est seconde chronologiquement, et la conscience intime de cette secondarité lui est capitale. Son élection nouvelle ne peut jamais prétendre à l'origine, ou à prendre la place de l'origine ou de ce qui la précède.

C'est ce qui constitue son humilité radicale et sa force : l'obligation incessante de retourner aux sources. Il n'y a pas de parole de Dieu immuable sans travail radical dans le cœur des croyants et des écrivains bibliques; ce n'est pas une parole descendue du ciel, intemporelle. Elle laisse des traces temporelles et intrinsèquement humaines de sa production et de sa transmission. D'où la nécessité incessante de revenir à cette source productrice et aux événements de sa transmission. Ce qui rend possible non seulement un souci archéologique obligé (des traces nécessairement conservées, comme les manuscrits, à la différence de l'insouciance coranique par rapport à ses sources), mais une prise de distance critique, un jugement salutaire de *sa propre histoire* : une censure évangélique de ce qui ne fut pas évangélique dans l'évangélisation, l'antijudaïsme traditionnel, les croisades, l'inquisition médiévale, un certain

consentement au colonialisme moderne et bourgeois, le souci d'une institution ecclésiale sacralisée ou auto-centrée; bref, une exigence de refondation, de Réformes incessantes (d'où la pluralité des spiritualités et des confessions chrétiennes), de Renaissances (d'où les ruptures après chaque réforme conciliaire) : le futur qui vient n'est donc pas une rupture amnésique avec l'esprit de renaissance, d'affermissement ou de renouvellement de son élection!

Esprit de renaissance qui devrait entraver l'idée de *translatio electionis* non seulement comme volonté de remplacement de l'origine même d'où provient le transfert, mais aussi comme étrécissement *national* de l'élection chrétienne à dimension universelle, au cours du transfert : réduction non seulement à une nation identifiée par un Etat royal, mais aussi par une conscience de soi dont la prétention serait universaliste, comme la conscience moderne de la nation française, formalisée par la philosophie des Lumières, et ses suites colonialistes liés à la «mission civilisatrice».

Dès le XVI[e] siècle, la France repense son histoire comme celle d'une nation élue et qui ressaisit, résume l'histoire sainte en son sein; histoire dont l'enfance va jusqu'à Clovis (comme un autre Noé), le stade *puérice* jusqu'à Charlemagne (comme un autre Abraham), et le temps de l'adolescence jusqu'à saint Louis IX (comme un autre législateur mosaïque et une nouvelle figure davidique ou christique); phase où s'inaugure l'éternelle jeunesse de la France élue[2]. Ce qui serait peut-être une modalité de la sécularisation moderne de la Puissance absolue théologique au plan politique telle que Carl Schmitt l'a avancé.

Toutefois, cette idée de *transfert d'élection* s'est modernisée, si l'on peut dire, dans le contexte de l'affrontement entre l'Empire américain et l'Empire communiste. Ainsi nous trouvons sous la plume du philosophe américain de la technocratie, James Burnham, une vision des rapports entre l'Amérique et la civilisation occidentale dominée par le complexe de Joseph. Les Etats-Unis seraient, bien entendu, le fils élu — consonnant avec la vision cinématographique de l'histoire partout répandue de Cecil B. DeMille où l'Amérique du Nord est l'aboutissement de l'Egypte et de Rome, où Lincoln est le nouveau Législateur — le préféré

---

[2] Cf. Tristan de Lescagne, *Le Lys Tres chrestien florissant en la foy chrestiane*, Paris, Denys Janot, 1540, p. 8 s.

qui ferait démentir les analyses pessimistes de Spengler et de Toynbee sur le déclin de l'Occident.

Bref, le vieux continent serait Jacob, mais le nouveau en serait le plus jeune fils, seul capable d'avoir non seulement sa propre vie devant lui, mais d'être en mesure de régénérer son vieux père: « Mais les Etats-Unis sont le plus jeune enfant de la civilisation occidentale; ils sont Joseph qui non seulement a sa vie d'homme devant lui, mais la possibilité, grâce à sa force, de revivifier son père. La mort des civilisations dans leur ensemble n'est pas décrétée par un tribunal sans appel. Les civilisations ne meurent, en vérité, que parce qu'elles se suicident »[3].

L'élection comme suspense et affermissement

Ainsi, par tout ce long processus commencerait à s'accomplir le projet de bénédiction des nations en Abraham, mais aussi en Noé ou en Abel. Toutefois, on peut aussi considérer librement Abraham comme un fanatique qui veut sacrifier cruellement son fils unique, on peut se moquer de Noé qui pressant la catastrophe générale alors que l'on est encore en paix (un calme apparent), voire tuer Abel par jalousie envieuse, ne supportant pas que ce cadet, que ce rien, soit plus que ce quelque chose qui est l'aîné; et l'on peut encore « profaner le sang de l'alliance dans lequel le Fils a été sanctifié, outrager l'Esprit » (Hébreux 10, 29).

L'élection ne surmonte donc la rupture entre Juifs et chrétiens, et simultanément entre toutes les nations, qu'en suscitant la provocation d'une *libre* réception.

---

[3] Burnham James, *Pour vaincre l'impérialisme soviétique*, Paris, 1949. Non moins étonnant le rapprochement récent, soumis tardivement à la critique, entre cette idéologie américaniste et le catholicisme américain : cf. P. Fitzgerald, *Quand la doctrine sociale catholique rencontre la religion civile nord-américaine sur l'économique* [à propos de la Lettre pastorale des Evêques nord-américains, « Justice économique pour tous », 1986], in *Revue d'éthique et de théologie morale*, *Le Supplément*, n° 220, mars 2002, pp. 79-89. Ce qui rejoint la religion civile romaine, autrement dit le paganisme d'un Cicéron, ou le présupposé du sociologisme : « chaque société a sa propre religion, et nous avons la nôtre » (*Pro Flacco* II, 8). Sur cette question de la « translatio electionis » voir notre ouvrage consacré à *La Jalousie, élection divine, secret de l'être, force naturelle et passions humaines,* Bruxelles, Lessius, 2005, p. 213-217.

En outre, l'élection marque toujours une *différence*, et d'abord celle de l'initiative divine; elle seule peut reconnaître ou non quelqu'un, aimer ou révoquer, et dire : «je ne vous connais pas» (Matthieu 25, 12).

Du point de vue chrétien, la méconnaissance de Jésus comme Fils, particulièrement parmi les fils d'Israël, est pourtant et malgré tout, une manière dont Dieu accomplit toujours son élection initiale et sa promesse en leur faveur (suivant le point de vue développé par Paul dans sa lettre aux Romains).

Ce grand retard, ce mystérieux réfrènement par rapport à la haute vitesse de l'Esprit qui nous fait reconnaître la singulière paternité divine (révoquant toutes nos paternités), ce mystérieux délai dans la reconnaissance du Fils, voilà ce qui se révèle très profitable à toutes les nations! Oui, un tel répit ouvre le temps, la longueur du temps, celui de la patience et de l'histoire, celui de la liberté de choix. Dieu fait grâce et patiente miséricordieusement avant le jugement final : il offre plus de temps pour que l'humanité *entière* et même toute la création, puisse se retourner en *profondeur*!

Le retard dans le choix, ce *suspens* manifesté du côté d'un certain nombre, et par diverses traditions juives singulièrement, offre le temps favorable (*kairos*) d'une plus puissante virtualité : celle d'une connaissance simultanément plus *universelle*, plus *approfondie*, plus intime et *plus libre* du Fils ; lui en qui s'accomplit, par avance, ce qui n'est pas encore complètement survenu ni chez les fils d'Israël ni chez les chrétiens, ni chez tous les hommes de bonne volonté. Ce suspens est l'expression même d'une miséricorde souveraine pour que s'accomplisse l'amour jaloux et courageux dans une liberté d'esprit plus forte et plus hardie, moins entravée par le poids du péché.

C'est aussi la reconnaissance de ce qui demeure inaccompli empiriquement et qui s'affirme encore en espérance; c'est aussi la marque de l'attente du jugement. Certes, cela se passe dans la confiance, suivant la promesse inconditionnelle — «qui accusera les élus de Dieu?» (Romains 8, 33) —, mais également, suivant l'alliance conditionnelle («beaucoup sont appelés, peu sont élus»; Matthieu 20,16), dans la crainte et le tremblement dont parlait de manière si saisissante Kierkegaard.

Un tel suspens est aussi et sans cesse l'occasion pour les uns et les autres de confirmer, d'*affermir* leur élection (2 Pierre 1, 10). Etre élu dans, à travers ou en vue du Fils, n'exclut pas la possibilité du rejet, au

moins provisoire ou apparent, comme celui de Judas, pourtant élu, choisi personnellement par Jésus grâce au Père. Un doute redoutable s'insinue quant à son élection, comme on le voit dans les affirmations contrastées à son propos dans le quatrième évangile, à seulement cinq versets de distance (Jean 6, 65 et 6, 70). Les élus seront-ils égarés, *si cela est possible* (*ei dunaton*) par les faux messies et faux prophètes, leurs signes et leurs prodiges? (Matthieu 24, 24).

Mais ce doute, c'est aussi l'affirmation de la liberté radicale de celui qui est appelé et qui reste ce quelqu'un capable de travailler dans un esprit hostile à son élection — comme la liberté peut être tentée de se démettre d'elle-même, car trop pesante à porter —, mais plus et mieux encore : celui qui demeure ce quelqu'un capable *positivement* de ne pas choisir directement entre son élection et son rejet, même si l'élection filiale est reçue comme le sage, le vrai, le bien (la responsabilité inconditionnelle), le beau, le noble, ou l'être incorruptible et même la vie éternelle.

Finalement, la catégorie de l'élection prend ici une dimension fortement *eschatologique*; sa signification profonde et ultime nous échappe dans le présent et le futur immanent; elle ne nous est manifestée expérimentalement que si nous sommes unis librement à l'unique volonté vraiment électrice en esprit et en vérité.

Ainsi donc, l'élection jalouse se révèle à nous comme l'énergie majeure qui nous pousse à sonder non seulement les préceptes de Noé pour toute l'humanité (les données immédiates de la conscience morale), mais la nature profonde de la liberté filiale en qui s'accomplit tout le projet de Dieu pour les siens et sa création entière, dans toute sa diversité.

Bernard Forthomme ofm
2, Impasse des Vignottes
25660 Morre
France